



Pas comme des loups

Un film documentaire de Vincent Pouplard

Marginaux, optimistes, rêveurs : les jumeaux de «Pas comme des loups» s'affranchissent des codes. Saisissant.

Pendant trois ans, Vincent Pouplard a régulièrement filmé Roman et Sifredi, deux frères jumeaux d'une vingtaine d'années qui, après être passés par la prison, errent de squats en logements de fortune jusqu'à une forêt où ils passent parfois leurs nuits. Ce sont des délinquants, dirait la loi. Mais le cinéaste les filme seulement pour ce qu'ils sont au présent, et non en tant que représentants d'on ne sait quelle généralité qu'ils pourraient incarner aux yeux d'un politicien, d'un juge ou d'un sociologue.

Loin de toute condescendance, son credo est : «Il n'y a pas de jeunesse ennemie.» En nous en disant très peu sur leur passé, il ne les réduit pas non plus à leur biographie, aux méfaits commis ou aux coups subis, c'est-à-dire à tout ce qu'ils ont fui. Même culturellement, ils échappent aux clichés. Ils écoutent du rap mais lorsqu'ils parlent de lecture ou de cinéma, la discussion tourne autour de Tintin et du Voyage de Chihiro. Beau moment, où l'on sent combien celui qui mène la conversation avec passion est encore si près de l'enfance. Très vite, on est frappé par l'absence de misérabilisme du film au profit d'une douceur, et même d'une forme de joie que le cinéaste maintient jusqu'au bout. Sans nier la violence, il la tient à l'écart comme le font eux-mêmes ces tendres rebelles. Ils ont en effet une forme de candeur qui les empêche de transformer leur marginalité en haine. (...) Et lorsque la police les chasse de l'école abandonnée où

ils se sentaient si bien, au lieu de s'en plaindre, ils décident que ça tombe bien puisque l'été arrive et qu'il exige de ne pas rester enfermé.

Plus tard, en parlant de l'avenir, ils s'amuse à imaginer tout ce qu'ils ne seront jamais, avant de conclure qu'ils ne sont sûrs que d'une chose : ils seront libres. Le dialogue est beau et drôle, comme l'est constamment leur rapport à la parole, avec une façon bien à eux de choisir des mots précieux et de jouer avec. Cela prend parfois la forme de slams tissés de contrepèteries (...). Mais au-delà de cette poésie consciente, ils sont capables d'une autre, instantanée, que le cinéaste traque attentivement.(...) Le film et ses protagonistes ressemblent à cette reprise très douce de la chanson *les Rebelles* de Bérurier noir par le groupe Mansfield.TYA, entendue dans la première partie (...). On retrouve cette douceur dans la beauté simple de chaque plan du film, où Vincent Pouplard, se tenant toujours à une distance imprévisible et s'accordant à toutes les variations lumineuses, est capable de s'attarder sur un visage, un arbre, une araignée, une empreinte de doigt, un dégradé de couleurs automnales. Si bien que le cinéaste auquel on songe le plus n'est pas un documentariste mais Gus Van Sant - Roman et Sifredi pourraient même être les lointains cousins de certains de ses personnages. Aucune esthétisation forcée ici, mais une bienveillance et une empathie s'exprimant dans la forme même du film, la beauté étant ici la façon la plus juste de tirer ces êtres vers le haut, vers la liberté joyeuse et apaisée à laquelle ils aspirent.